Mots. Les langages du politique

93 | 2010

Figures et filiations dans le discours politique latino-américain

De l'évocation à l'incantation, de l'incantation à la preuve. Les usages de la mention de José Martí par Fidel Castro (1953-1962)

Louise Bénat-Tachot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/19827>

DOI : 10.4000/mots.19827

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2010

Pagination : 9-26

ISBN : 978-2-84788-231-5

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Louise Bénat-Tachot, « De l'évocation à l'incantation, de l'incantation à la preuve. Les usages de la mention de José Martí par Fidel Castro (1953-1962) », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 93 | 2010, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/19827> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.19827>

De l'évocation à l'incantation, de l'incantation à la preuve. Les usages de la mention de José Martí par Fidel Castro (1953-1962)

Interroger l'œuvre et la figure de José Martí au regard de la production oratoire de Fidel Castro, la confronter à l'imaginaire politique cubain, n'a rien d'original et se trouve même être d'une insoupçonnable actualité ; ce sont là deux figures majeures de l'histoire de Cuba et, par extension, du continent américain, qui ont été et continuent d'être l'objet d'une imposante bibliographie¹. L'aspect cyclopéen de la production de chacun des deux hommes n'aide pas à la tâche : l'extraordinaire prolixité de Fidel Castro ne cède en rien à celle de Martí, dont l'œuvre complète compte vingt-huit volumes (Martí, 1975). Prendre la mesure, dans le cadre d'un article, de la valeur et de l'impact des citations de Martí au sein des discours de Fidel Castro imposait donc de construire un objet d'étude circonscrit et restreint. Je me suis attachée à l'examen d'un ensemble de textes, oraux ou écrits, qui va du premier grand discours fondateur de Castro (la plaidoirie-réquisitoire de 1953) à la deuxième déclaration de La Havane, en 1962. La raison de ce choix est simple : à partir de 1962-1963, le nom de Martí sera moins cité par Castro et de façon plus convenue (par exemple, en conclusion d'un discours)². L'« Apôtre » semble avoir perdu de sa potentialité ; sa convocation est devenue familière, voire banale, car la révolution est entrée dans sa phase de construction nationale, où elle crée ses propres emblèmes et génère ses propres célébrations. Pourtant, j'ai ajouté à cet ensemble un discours fondateur prononcé plus tard, celui du centenaire de la Demajagua (1968)³. Il se

Université Paris-Est Marne-la-Vallée, LISAA-EMHIS
louise.benat-tachot@paris-sorbonne.fr

1. Il est impossible de citer ici l'énorme bibliographie qui s'est attachée à étudier le « mythe Martí » (*el mito Martíano*) et sa déconstruction, en particulier depuis les années quatre-vingt-dix. Citons, à titre d'exemple : Jardines, 2005 ; Rojas, 2000 ; Fernández, 2005 ; Guerra, 2005.
2. L'évocation de José Martí connaît alors une période de basse intensité. Mais on observe un regain d'intérêt et d'exhibition du rôle de l'Apôtre à partir de la fin des années quatre-vingt, lorsque la rupture avec l'Union soviétique se dessine. Cuba redevient alors *cubanísima*, prix de son isolement, et Martí sera à nouveau – mais d'une autre façon et pour d'autres raisons – sa figure de proue.
3. Le discours du 10 octobre 1968 pour le centenaire de la Demajagua célèbre le soulèvement de Carlos Manuel de Céspedes en 1868. Ce soulèvement fut à l'origine de la Guerre de dix ans, première guerre pour l'indépendance de Cuba.

distingue par l'importance exceptionnelle concédée à Martí car, pour cette occasion, Castro développe une véritable fresque de l'histoire de Cuba. En célébrant à la fois le centenaire du début de la première guerre d'indépendance (1868) et l'approche du dixième anniversaire de la révolution, « *obra de diez años* », Castro orchestre une mise en perspective de ces événements fortement articulés entre eux, exhibant ainsi le sens de l'histoire.

Par ailleurs, je n'ai analysé que les passages dans lesquels le nom de Martí (ou la dénomination substitutive *l'Apôtre*) sont explicitement cités ; autrement dit, j'ai écarté les passages où Castro glose une phrase de Martí sous-jacente, ce qui arrive plus souvent qu'il n'y paraît par un effet d'imprégnation, de contamination. Mon travail se centre donc exclusivement sur les effets discursifs de la mention de Martí et de ses citations dans les discours de Castro, pour la période définie.

Martí avant 1953

Le 19 mai 1895, trois mois après le débarquement qui devait engager le mouvement insurrectionnel pour l'indépendance de Cuba, José Martí meurt à la bataille de Dos Rios, à l'âge de 42 ans. Cette mort cristallise l'image d'un héros, d'une étoile telle que l'homme lui-même, dans son écriture politique et poétique, s'est déjà défini. Dès 1899, lors d'un discours prononcé à New York, le patriote Gonzalo de Quesada glorifiait et sanctifiait tout ensemble le personnage de Martí, plus puissant mort que vivant, en l'appelant *l'Apôtre*. Martí lui-même s'était à plusieurs reprises désigné par le mot *Christ* et, entre romantisme et mysticisme, utilisait un vocabulaire religieux pour parler de la cause nationale. Il fut de son vivant, et plus encore après sa mort fulgurante, un écrivain et un tribun ardent dont la disparition couronnait l'itinéraire christique, permettant du même coup un effet d'éternelle résurrection. Comme le fait observer le philosophe Emilio Ichikawa (2004), il est mort opportunément, c'est-à-dire immaculé, avant d'avoir eu l'opportunité d'opacifier son image par la tentation autoritaire. Mourir dans un éclair blanc est la meilleure façon de devenir immortel. Si donc Fidel Castro promeut cette figure tutélaire pour consacrer la révolution castriste de 1959 et lui donner ses lettres de noblesse, ce choix était, dans une certaine mesure, attendu. Martí est, depuis la fin du 19^e siècle, la figure de proue d'une histoire nationale naissante et conflictuelle.

De nombreux historiens relèvent de façon convaincante les multiples occurrences, bien avant 1953, de la mention de Martí comme figure fondatrice ; ainsi, la république sera déclarée symboliquement un 20 mai 1902, lendemain de la mort du martyr, car il faut associer le jour de la naissance de la patrie avec celui qui date sa mort glorieuse. Dans l'urbanisme et l'architecture de la capitale, il en va de même : sa statue se substitue à celle d'Isabelle II dans le Parc Cen-

tral de La Havane en 1905 et, entre 1901 et 1919, quinze tomes de son œuvre seront publiés.

Car l'œuvre gigantesque de l'écrivain poète, essayiste et philosophe du destin politique de l'Amérique, compense la courte durée de ses faits d'armes. Ce qui caractérise cette production colossale est sa grande variété, son arborescence. On y trouve des textes de nature diverse : discours, poèmes, articles de journaux, théâtre, biographies, lettres, témoignages, journal intime, essais philosophiques dans une écriture hautement métaphorique et symbolique, ce qui lui permet d'occuper le cœur de l'imaginaire national. Les sentences ou les aphorismes, les métaphores poético-politiques fortement structurées sont à portée de qui saura en user, voire en abuser.

Par ailleurs, la prose de Martí, orateur d'une éloquence exceptionnelle, spectaculaire et enflammée, peut, décontextualisée et fragmentée, s'offrir à des interprétations variées. Martí chante la paix et exalte la guerre nécessaire, fait l'apologie de la culture et de l'éducation, mais aussi celle de l'homme naturel ; il est un homme exilé et un poète du dedans, un poète de la mort, de la souffrance mais aussi de la vie, de la virilité de l'homme cubain : cette écriture foisonnante a permis que, dès le début du 20^e siècle, tous se soient revendiqués de Martí, les autonomistes et les indépendantistes⁴, les révolutionnaires et les réformistes, les libéraux et les conservateurs, les athées et les croyants, comme aujourd'hui les castristes et les anticastristes⁵.

En dépit de sa mort prématurée et sans doute grâce à elle, une nébuleuse de textes innerve la culture cubaine jusqu'à saturation. Alfredo López observe que le poète romantique, fait de souffrance et de courage, incarne un principe féminin, passif par son désir intime doloriste⁶ ; pourtant, Martí affirme aussi avec force la virilité, la *hombría* de l'homme naturel et se prend à stigmatiser les *sietemesinos* (« nés avant terme »), adeptes de l'Europe, couards et efféminés, face à l'héroïsme viril du Cubain rustique et authentique. La richesse des textes tient donc autant à la prolixité de l'auteur qu'à ses multiples expériences sensibles, humaines et politiques⁷. Martí a pu en particulier mesurer ce qu'étaient les États-Unis, où il vécut et d'où il organisa le débarquement de 1895 ; là encore, les textes permettent des usages contraires de sa pensée quant à son attitude à l'égard des États-Unis de la fin du 19^e siècle⁸.

4. Dans les années vingt-trente, à la suite de l'amendement Platt, les groupes radicaux nationalistes commencent à invoquer Martí pour inspirer le désir de rompre avec la tutelle des États-Unis.

5. Carlos Ripoll (2000) expose nombre de jugements et de documents qui manifestent que la pensée et les actions de José Martí se situent aux antipodes de l'interprétation tendancieuse que Fidel Castro en a donnée.

6. Plus grande est la blessure, plus belle sa souffrance : « *Aquí está el pecho, mujer, / Que sé que lo herirás / ¡Más grande debiera ser / Para que lo hirieses más!* » Voir López, 2006, p. 40.

7. Intellectuel qui connut de longues périodes d'exil, journaliste qui passa plus de vingt ans de sa courte vie en dehors de Cuba et qui connut la prison à 16 ans, Martí a pu observer les plus grandes manifestations de courage et de solidarité, comme les plus sordides et épouvantables exactions.

8. Sur ce sujet, voir Fernández Verdecia, 2008.

Militaire, il le fut peu, mais de façon héroïque ; il fut un militant (tous ses articles circulent dans le monde latino-américain) et un bâtisseur, puisqu'il va construire l'outil qui avait manqué à la première tentative de guerre d'indépendance, laquelle coûta si cher aux insurgés en 1865 : une direction politique capable de conduire les hommes en armes. Ce sera le rôle du parti révolutionnaire cubain.

Si Martí se trouvait exhibé à Cuba sur des timbres, statues, pièces de monnaie, etc., avant même le triomphe de la révolution, il est devenu, sous le régime castriste, une effigie tutélaire omniprésente, qui maille le territoire sous de multiples formes : toponymique (l'aéroport international José Martí, la place civique de la Révolution, dite place José Martí, les rues, avenues, etc.) ; iconique (portrait reproduit sans variante, billets de banque à son effigie, statues...) ; textuelle (sentences affichées, peintes, transcrites dans les espaces publics) et institutionnelle : organismes baptisés après la révolution (coopératives, cercles de travailleurs, instituts techniques, écoles, organisations de *pioneros*, brigades, etc., auxquels il convient d'ajouter le Prix international José Martí)⁹. Le paradoxe est que cette même figure est célébrée aussi dans l'autre Cuba, « la petite Havane » de l'exil à Miami où vivent 650 000 membres de l'opposition cubaine.

La revendication du patronage de Martí par Castro n'est donc qu'une étape, mais majeure, dans l'histoire de l'usage de Martí par l'imaginaire politique national. Néanmoins, Castro innove dans son rapport à Martí, comme on le montrera ici. Dans les années quarante et cinquante, sous le dictateur Batista, Martí fut promu figure nationale et devint une référence obligée. Alfredo López note que ce fut la grande période de production des bustes de l'Apôtre et que Lizaso, le ministre de la propagande de Batista, se chargea d'aseptiser et de dépolitiser la référence textuelle pour lui substituer une image, une statue et une morale officielle, celle de l'homme honnête¹⁰. Cela suffit à transcender les écrits, rendant leur lecture inutile¹¹. L'utilisation de Martí par Batista consista donc à en faire une machine à unifier et réduire une pensée protéiforme pour construire une iconographie stable, muette, répétitive. Le monument remplaça

9. Antonio José Ponte souligne, dans son article « José Martí : historia de una bofetada » : « C'est le premier nom propre mentionné dans l'actuelle Constitution de la République cubaine [...]. Cela ne surprendra personne que, lors de l'ouverture du premier Congrès du Parti communiste de Cuba, célébré en 1975, on ait réservé et conservé ensuite dans le plus grand respect sacré une place à Martí, un fauteuil vide. » *Nuevos mundos mundos nuevos*, 25 avril 2008, en ligne [URL : <http://nuevomundo.revues.org/30622>]. Consulté le 14 avril 2010.

10. La *honradez* (« l'honneur ») est le mot qui prévaut dans l'école d'enseignement secondaire de Pinar del Río en 1942 (Lopez, 2006, p. 45).

11. Si le nom de Martí était connu à l'intérieur de l'île, ses textes ne l'étaient quasiment pas. Un cercle d'intellectuels pouvait avoir connaissance de ses écrits, mais très peu de Cubains l'avaient lu. La prose de Martí n'était pas diffusée, alors que les diverses composantes de la classe politique invoquaient son nom et son image.

l'œuvre et créa un effet d'adhésion et d'incorporation par le regard¹². L'utilisation de Martí à des fins partisans dans deux directions contradictoires culmina à Cuba en 1953, lors du centenaire de sa naissance. D'une part, sous l'égide du dictateur Batista¹³, un élan nationaliste accompagna la célébration officielle, et d'autre part, le 26 juillet, Castro lançait, avec une centaine de compagnons, l'assaut de la Moncada. Quelques mois plus tard, le même prononce devant ses juges un discours programmatique fondateur : « *La historia me absolverá* ». Dans ce qu'il transforme en réquisitoire contre la dictature, Castro fait de Martí son guide. Ce discours est notre point de départ.

Castro et Martí avant le triomphe de la révolution (1958-1959)

En 1953, Martí était déjà entré dans l'espace public de la ville¹⁴. Castro, quant à lui, ne va pas seulement puiser des idées dans la matière des discours du Maître : il va le métaboliser pour le transformer en une source d'énergie inépuisable, avec une notable capacité performative.

Il ne s'agit pas ici de dire si l'usage de Martí par Castro est juste ou fondé, mais plutôt de comprendre quel traitement subissent sa pensée et ses écrits dans la rhétorique oratoire de Fidel Castro. Avec quel type d'occurrences, dans quels contextes, selon quelles procédures Martí est-il convoqué par Castro dans ses premiers discours, entre 1959 et 1962 (deuxième déclaration de La Havane) ?

À peine quatre ans. Cela peut paraître court, mais on ne compte pas moins de 69 discours en 1959, « année de la libération », 43 en 1960, « année de la réforme agraire », 46 en 1961, « année de l'éducation », 26 en 1962, « année de la planification », soit un total de 184 discours, ce qui représente plus de 4 000 pages de texte. La courbe de fréquence de la mention de Martí passe de 41 % des discours annuels en 1959 à 34 % en 1960, 17 % en 1961 et seulement 8,6 % en 1962, ce qui signifie clairement que Martí, dans les premiers mois de la révolution, constitue une figure tutélaire active. Mais en fonction des événements liés à la politique extérieure (épisode dit de la Baie des cochons, rupture

12. « Martí n'est pas mort, car comme le sel est dissout dans l'eau, il s'est dissout puis a fleuri dans les lieux les plus intimes et les plus secrets de la spiritualité. Le monument de Martí doit symboliser sa vie généreuse et limpide qui le rapproche de nous pour qu'on puisse officier devant lui comme devant un autel, avec tous les rites de la foi humaine qui croit dans l'homme rédempteur des autres hommes. » (Lisazo, 1953, p. 116-117, vol. I, cité dans López, 2006, p. 48) Si Lisazo avait eu cette idée, c'est Castro qui la mettra en œuvre au-delà de toute espérance.

13. Première présidence de 1940 à 1944.

14. Dès 1952, la communauté cubaine de New York fonde une « Casa Martí » qui est un centre culturel et, en 1965, une statue de Martí est installée dans Central Park, à New York. López observe que toutes les statues de l'Apôtre (sauf la première, dans le Parc central de La Havane) sont identiques : elles le présentent en position passive, contemplatif, éthéré, au repos (López, 2006, p. 50).

avec les États-Unis) et intérieure (réforme agraire, campagne d'alphabétisation, mise en place de l'économie socialiste), les priorités qui se construisent dans l'île font passer Martí de principe actif de la nouvelle *doxa* à une présence de basse intensité. Ce gommage se fait au profit des enjeux, des rituels et des symboles nés des premiers actes du processus révolutionnaire et de l'auto-promotion de son leader¹⁵.

Si on observe de près la façon dont Castro a convoqué la figure de José Martí dans cet ensemble de discours, on est frappé par le caractère très sélectif des emprunts : on pourrait parler d'un florilège redondant qui scande le discours du *líder máximo*, et dont certaines sentences étaient déjà utilisées par les hommes politiques qui l'ont précédé – par exemple : « la patrie de tous pour le bien de tous »¹⁶. Mais à ce corpus réduit s'oppose une complexité des jeux d'emprunts et des dispositifs de citations et on observe une évolution dans le rapport que Castro entretient avec l'autorité tutélaire. La force de la convocation de Martí n'est pas tant dans l'abondance des citations que dans l'art de citer, dans la stratégie rhétorique qui préside aux différentes mentions de l'Apôtre.

« *La historia me absolverá* »

Le discours de 1953 est sans doute le portail de cette vaste politique d'emprunts et de filiation affichée ; peu importe que les livres de Martí lui soient refusés pendant sa détention, affirme Castro, il en est déjà le dépositaire : « Je porte dans mon cœur les doctrines du Maître » ; « Martí fut l'auteur intellectuel de l'attaque de la caserne de la Moncada. »¹⁷ Dès ce discours, Castro opte pour un dispositif explicite de citations souvent très longues qui lie sa parole à celle de Martí. Elles sont introduites à la façon d'une convocation presque incantatoire : « Que l'Apôtre parle par ma bouche. »¹⁸ Il conclut sa plaidoirie en affirmant que cent ans plus tard l'Apôtre n'est pas mort, grâce à l'insurrection, fût-elle un échec, car elle a permis une résurrection : « Cuba, qu'advierait-il de toi si tu avais laissé mourir ton Apôtre ! »¹⁹ Ce jeu de citations crée donc un effet

15. Dès 1962, les célébrations de l'assaut de la Moncada (le 26 juillet), de l'anniversaire de la révolution socialiste (le 2 janvier), de la création des CDR (comités de défense de la révolution, le 28 septembre) et du premier mai construisent la nouvelle mémoire.

16. « *La patria de todos para el bien de todos* » : phrase prononcée par Hilario Brito devant le président José Miguel Gomez en 1910, cette même phrase « conciliatrice » fut glosée par José Antonio Gonzalez Lanuza le 19 mai 1910 devant la Chambre des représentants. Voir Ichikawa, 2004. Il en va de même pour les propos anti-yankee de Martí, tels que Castro les utilisera largement ; ils furent déjà proférés par Julio Gandarilla en 1913 (« *el hipócrita del norte* ») ; Gandarilla convoque Martí en ces termes : « Oh Martí, ressuscite et dresse ton peuple contre le tyran » (Gandarilla, 1973, p. 115).

17. « *Traigo en el corazón las doctrinas del Maestro* » ; « *¡Martí fue el autor intelectual del ataque al cuartel Moncada!* ».

18. « *Que hable por mí el apóstol.* »

19. « *¡Cuba que sería de tí si hubieras dejado morir a tu apóstol!* ». Jusqu'à la conclusion fameuse : « *Condenadme no importa, la historia me absolverá* » [Condamnez-moi, qu'importe, l'histoire

de côtoiement, un discours émis à deux voix par lequel Castro s'inscrit comme disciple sous l'autorité du Maître : Martí est devenu « parole d'évangile » et Castro se place dans son ombre portée. L'effet recherché est bien sûr celui de la légitimité politique, mais c'est surtout la construction d'une instance particulière, digne de crédit. Tout se passe comme si Castro se fabriquait une crédibilité qui relève de l'incarnation, puisque l'Apôtre se met à parler par la bouche même de celui qui le cite²⁰.

Les discours ou articles de Castro entre 1953 et 1956

Cette filiation se confirme et se conforte par un ensemble de déclarations que Fidel Castro fit entre 1953 et 1959, année du triomphe, lors de ses séjours en dehors de Cuba. Les phrases qu'il emprunte à Martí sont le plus souvent identifiables dans les œuvres du Maître, œuvres qu'il possédait et qu'il avait annotées ou soulignées ; on peut ainsi suivre la trajectoire qui va de la lecture à la citation. On remarque qu'entre 1953 et 1958, Castro a déjà réuni l'essentiel du « matériel » textuel de Martí qui compte à ses yeux. En effet, après quelques mois d'incarcération, Castro, amnistié, part à l'étranger (Mexique et États-Unis), d'où il prépare le débarquement du Granma ; pendant ces années, il publie quelques articles et fait un discours à Palm Garden-New York en octobre 1955, essentiel pour comprendre dans quel rapport Castro se place vis-à-vis de son inspirateur (Castro, 1983).

Qu'a souligné Castro dans les textes de Martí ? On peut distinguer deux types de soulignements. D'une part, le jeune avocat est visiblement ému par les passages où se trouvent exprimés, par la plume flamboyante et lyrique de Martí, les thèmes de la mort, levain de la vie et du sacrifice : « Les corps des martyrs sont le plus bel autel de l'honneur » ; « Les tombes ont pour langage les fleurs de la résurrection » ; « J'ai foi dans l'imposition du martyr »²¹. Il est évident qu'après l'échec sanglant de la Moncada, ces phrases de Martí sur la mort des martyrs comme rédemption et condition du renouveau avaient une résonance particulière pour Castro et œuvraient à sa réparation morale, politique et sans doute aussi affective.

Le deuxième ensemble de phrases soulignées concerne l'éthique patriotique de Martí et les valeurs de justice, de liberté, de vertu, de loyauté : « Il n'y

m'absoudra], en étroite filiation avec cette phrase du discours de Martí du 17 février 1892, connu comme « *la oración de Tampa y Cayo Hueso* » : « *La historia no nos ha de declarar culpables* » [L'histoire ne pourra pas nous déclarer coupables].

20. Charaudeau, 2005, p. 91 et suiv. : analyse des conditions de crédibilité du discours, en particulier « les *ethos* de crédibilité ».

21. « *Los cuerpos de los mártires son el altar más hermoso de la honra* » (novembre 1871) ; « *Las tumbas tiene por lenguaje las flores de la resurrección* » (Pinos Nuevos, 1891) ; « *Tengo fe en que el Martíro se impone* » (Castro, 1983, p. 139).

a pas d'homme sans patrie ni liberté » ; « La patrie n'appartient à personne »²², etc. Ces phrases que Castro va réutiliser dans ses discours, maximes didactiques et prescriptives, vont constituer l'essentiel de son arsenal de citations.

Par ailleurs, en ces années 1955-1958, Castro adopte dans ses propres textes une posture mimétique qui s'adosse à la biographie du Maitre, où elle trouve toujours son point de relance.

Il déclare par exemple : « Martí, qui était aussi un avocat révolutionnaire »²³, laissant entendre la similitude de leurs destins. Cet effet de dédoublement jouera également à propos du débarquement libérateur sur la côte sud de Baracoa, province d'Oriente ; et aussi de façon visuelle, comme on le verra au niveau du dispositif scénique et iconique. Castro a choisi Martí, père de la nation cubaine, pour façonner sa propre identité, à la façon dont Plutarque écrivit les *Vies parallèles* ; il a mis en scène, dès ses premiers assauts oratoires, une sorte de transmigration spirituelle entre l'Apôtre (le père) et lui-même, le fils spirituel. C'est ainsi qu'il proclame à Palm Garden, en octobre 1955, que son discours est « le plus grand évènement cubain qui a eu lieu à New York depuis 1895 », reprenant l'histoire là où Martí l'avait laissée²⁴ pour déclarer ensuite : « Il se passe exactement la même chose qu'en 1868 et en 1895 », Castro loge ses pas dans les traces du Maitre.

La filiation est vitale mais aussi morale : « Je me suis éduqué dans la pensée de Martí qui prêche l'amour et non la haine, et qui est l'Apôtre qui guide ma vie », déclare-t-il le 30 mai 1955 dans le journal *La Calle* de La Havane. Castro, pendant ces années, est un jeune avocat fougueux qui s'attache à placer ses projets politiques dans le droit fil de l'histoire cubaine, guidé par José Martí dont il reprend les valeurs morales, la tonalité exaltée, la thématique du héros martyr.

Castro Martí (1959-1961)

Les choses changent après le 1^{er} janvier 1959. Dans l'ensemble des discours prononcés après le triomphe de la révolution, Castro fait usage des écrits de Martí sous deux nouvelles modalités. D'une part, il change la forme des citations ; d'autre part, grâce à la simple mention de Martí, il reconstruit l'histoire de Cuba. Ces deux types d'usage ont une vertu non seulement légitimante, mais aussi et surtout didactique.

22. « *No hay hombre sin patria ni patria sin libertad* » ; « *La patria no es de nadie* » (Castro, 1983, p. 304).

23. Discours prononcé par Fidel Castro, Premier ministre, lors de l'assemblée extraordinaire des employés de la Compagnie des téléphones, le 6 mars 1959.

24. « *Contamos con la seguridad de que los emigrados cubanos como los emigrados del 95 ayudarán a llevar a la patria la libertad de nuevo.* » [Nous avons l'assurance que les émigrés cubains de 1895 nous aideront à libérer une nouvelle fois la patrie.] (Castro, 1983, p. 87).

La citation : de la sentence à l'aphorisme

Martí, poète et homme politique, était un créateur de sentences souvent métaphoriques, susceptibles d'être isolées pour devenir de véritables monades et se répéter à l'envi. Le tribun Castro utilise des citations très raccourcies comme autant de munitions. Dans le corpus, on peut relever une quinzaine de phrases qui se font écho d'un discours à l'autre et que Castro répétera par la suite sans grande variation, mais de façon beaucoup moins systématique. De ce point de vue, la façon de procéder est différente par rapport aux déclarations éparses de Castro entre 1953 et 1958, où il citait Martí *verbatim* et longuement. La force oratoire de la maxime permet maintenant que Martí, philosophe de l'humain, soit scandé comme l'autorité, celui qui énonce la pensée droite, une morale sans concession faite de dignité et de vertu. Grâce à cet ensemble de formules faites pour émouvoir, frapper et persuader, se trouve scellée une pensée de portée atemporelle. Ainsi se construit la doxa du nouveau régime, à force de mots d'ordre qui vont être les fondements de la réorganisation du monde.

Ce type d'emprunt s'élève à une douzaine de sentences autosuffisantes que Castro interprète sans faire appel à un autre texte ou contexte ; c'est d'ailleurs davantage la sentence morale que l'aphorisme qu'il manie. Aphorismes ou maximes, peu importe ; ce qui compte, c'est la dimension universelle, l'intemporalité fondée sur le présent caractéristique de ces énoncés prescriptifs. Le dire et le redire provoquent un effet de rumination : la sentence, maintes fois énoncée, incite l'auditeur à renouer avec ce fragment de vérité à chaque énonciation. Cette pensée fragmentaire a une fonction didactique particulière car elle n'est pas un simple slogan : la citation de Martí (toujours explicitée car son nom contamine de sa force la phrase elle-même) vient de loin, porteuse de traces sacrées, elle s'inscrit dans un imaginaire politique qui fait autorité.

Citées de façon récurrente, ces sentences constituent une sorte de prière commune et, à ce titre, vont se graver dans les esprits, construire un *ethos* national, s'inscrire sur les murs et devenir les clés de compréhension du présent à la lumière de ce que l'Apôtre annonçait. Grâce à leur structure aphoristique, elles infusent l'imaginaire des groupes sociaux. Mais la force de ces « formules » vient également de leur contexte d'énonciation, et d'une scénographie largement sacralisée.

La mention de Martí et la construction du sens de l'histoire

Castro va poser Martí comme un héros qui non seulement fonde l'*ethos* révolutionnaire, mais aussi l'histoire cubaine, ceci à un double titre – par son histoire personnelle, que Castro recompose en en accentuant les traits christiques,

mais aussi par son insertion dans l'histoire nationale, à laquelle il donne sens par son sacrifice exemplaire :

Au commencement, Martí fut jeté en prison, on l'a poursuivi, on l'a exilé, beaucoup l'attaquaient, le calomniaient, l'insultaient, et le peuple, et beaucoup de Cubains, ne savaient pas qui était Martí, ils ne connaissaient pas la beauté de sa pensée, ils ne connaissaient pas ses paroles. Aujourd'hui, enfin, après tant d'années, tous les Cubains connaissent Martí.²⁵

Cette citation met au jour tous les ingrédients d'un façonnage christique de la biographie de Martí; en filigrane se trouve inscrit l'itinéraire des premiers révolutionnaires de la Sierra Maestra, ce qui avait été explicité dans un discours antérieur :

Car il est bon de rappeler que lorsque le Christ a cherché des hommes pour prêcher sa doctrine, il n'a pas choisi douze grands propriétaires terriens de Palestine, mais il a choisi douze ignorants, d'humbles pêcheurs (applaudissements) ; les hommes de l'Armée rebelle étaient aussi des hommes humbles.²⁶

Dans cette première modalité du traitement historique de Martí, Castro construit un modèle hagiographique qui plonge profondément et explicitement dans la tradition chrétienne, la chasse à l'hérésie et l'apologie du travail pastoral. Par un effet d'empilement et de tissage textuel, il mêle les « motifs » de l'histoire du Christ, de l'histoire de Martí (comme ici les hommes de peu de foi et les pharisiens qui vont bafouer le Juste, l'incarcérer, l'exiler) et l'histoire de la poignée de révolutionnaires qui trouve son image matricielle dans les douze apôtres. Dans ces premiers discours, l'histoire est un chemin de croix, avec un sacrifice primitif où le thème du sang prend une importance dominante, celle du premier don, qui permet une mise en chaîne des héros. Ainsi se construit, dans la rhétorique de Fidel Castro, l'enchaînement des héros primitifs qui devient aussi l'enchaînement de l'histoire, dans tous les sens du terme : « Il nous a appris à vénérer nos martyrs, nos apôtres et nos héros, il faut que nous aussi nous fassions en sorte que soit utile le sang de Maceo, le sang de Martí, le sang l'Ignacio Agramonte, le sang de tous ceux qui sont tombés. »²⁷

25. « *Al principio lo que hicieron fue que lo encarcelaron, lo persiguieron, lo exilaron y muchos lo atacaban, lo calumniaban, lo insultaban, y el pueblo y muchos Cubanos no sabían quién era Martí, no sabían todo su pensamiento hermoso, no conocían sus prédicas. Hoy, al fin, después de muchos años ya, todos los Cubanos conocen a Martí.* » Discours de Fidel Castro, Premier ministre, célébration de la Moncada, Santiago de Cuba, 28 janvier 1960.

26. « *Porque es bueno recordar que cuando Cristo buscó hombres para predicar su doctrina, no buscó doce latifundistas de Palestina, sino que buscó doce ignorantes y humildes pescadores (aplausos). [...] Los del Ejército Rebelde eran también hombres humildes.* » Discours de Fidel Castro, Premier ministre, Université de La Havane, 27 novembre 1959.

27. « *Se nos enseñó a venerar a nuestros mártires, a nuestros apóstoles ya nuestros héroes, es necesario que nosotros hagamos de alguna manera útil la sangre de Maceo, la sangre de Martí, la sangre de Ignacio Agramonte, la sangre de todos los que han caído (aplausos).* » Discours de Fidel Castro, Premier ministre, Comité des institutions civiques cubaines, 16 mars 1959.

Le sacré, qui englobe la totalité de l'émergence ou de la résurgence de Martí, permet de construire un *ethos* collectif et de construire un temps historique. La sacralité de la chaîne des héros naît non seulement de ce qu'elle construit une force collective qui pénètre toutes les consciences, mais aussi de la situation et du lieu d'énonciation. Vénérés, attendus, ces héros renouvellent leur sacralité à chaque répétition de leur nom dans le cadre du discours ; puis à son tour, par l'adhésion qu'il manifeste et parce que l'expérience du sacré est davantage de l'ordre du ressenti que du pensé, l'auditoire relance et nourrit la sacralité des noms invoqués : « Élevons nos morts jusqu'au siège cérémonial qu'ils méritent, sur l'autel de la patrie, pour que tous les respectent et les vénèrent. »²⁸

Cette histoire sacrificielle lie directement les uns aux autres et innerve le présent : la génération des révolutionnaires de la Sierra Maestra s'est nourrie de l'histoire héroïque des Ignacio Agramonte, des Antonio Maceo, des José Martí qui se sont sacrifiés²⁹. Martí est toujours la figure tutélaire irradiante qui permet le comput du temps, en vertu de rituels qui la célèbrent :

Notre pensée remonte à ce jour, bienheureux pour la patrie, de l'année 1853 où naquit l'Apôtre Martí. 107 ans sont passés. Toute la vie de cet homme extraordinaire qui est tombé à Dos Ríos après avoir consacré sa pensée et son énergie, depuis l'enfance, à la cause de la liberté de sa patrie ; toute une vie, non seulement de sa génération mais de plusieurs générations ; 107 ans de sacrifices de notre peuple, car l'importance de cette date est que c'est de notre peuple que cet homme a surgi, cet homme qui allait un jour signaler avec une clarté lumineuse quelle serait la route à suivre.³⁰

Dans les discours des deux premières années, Castro ne fait donc pas que citer ou mentionner Martí, il construit une modalité sacralisante³¹ en transformant sa convocation en invocation, il fait de Martí le garant de l'histoire et de son sens, une histoire à la fois politique et sacrée. Ce discours, qui puise dans un vocabulaire chrétien fervent et militant, affirme la nécessité historique de poursuivre la croisade engagée par l'Apôtre. À ce titre, tout homme peut participer de la

28. « ¡Saquemos a los muertos de los grupos y elevémoslos al sitio que merecen en el altar de la patria, donde todos los veneren y todos los respeten! (aplausos) ». Discours du 9 avril 1959.

29. Discours de Fidel Castro, Premier ministre, stade universitaire, 13 mars 1959. Voir aussi son discours du 5 mai 1959.

30. « Nuestro pensamiento se remonta a aquel día, afortunado para nuestra patria, del año 1853 en que nació el apóstol Martí. Ciento siete años han transcurrido. Toda la vida de aquel hombre extraordinario que cayó en Dos Ríos después de dedicar su pensamiento y su energía, casi desde niño, a la causa de la libertad de su patria; toda una vida, no solo de aquella generación, sino de varias generaciones ; 107 años de sacrificio de nuestro pueblo porque la importancia de aquella fecha es que de nuestro pueblo surgió aquel hombre que habría algún día de señalar con claridad meridiana el camino a seguir. » Discours de Fidel Castro, cité *supra*, 28 janvier 1960.

31. Je parle bien du sacré et non pas du religieux ; le sacré est par définition extérieur, au-delà de l'emprise du sujet : « Le sacré est une façon de théoriser l'impuissance. » (Claude Rivière, « La ritualité aux marges du sacré », *Religiologiques*, n° 9, 1994) De ce point de vue, la biographie de Martí fonctionne comme un fait hiérophanique dans l'histoire de Cuba.

rédemption séculière du genre humain : « Être ami de Cuba, c'est être le croisé d'une cause juste, c'est être le croisé d'une rédemption, c'est être l'apôtre de la justice, l'apôtre de la vérité. »³²

Il est à noter que dans cette constellation dont il est l'étoile la plus brillante, Martí est le plus souvent lié à Antonio Maceo : l'Apôtre et le Titan. Ce couple constitue une dyade stable : Maceo c'est le *mambi*, le noir, qui jamais n'accepta de déposer les armes, c'est la figure du guerrier, dimension qui manque à Martí, intellectuel souffreteux qui mourut dès les premières semaines de la guerre et n'eut pas le temps de s'imposer pour ses faits d'armes. Cette double figure, le patriote penseur et poète et le *mambi* redoutable, constitue un couple que lient la mort donnée et le sang versé et illustre peut être l'union du principe féminin et du principe masculin³³. Martí exhibe cette anticipation de la mort, la lutte révolutionnaire sublimée par la souffrance, tandis que Maceo est le héros épique, celui qui est prêt à fondre sur sa proie et à la noyer dans le sang. Il est le Cubain « naturel », brutal mais fondateur, « *el Cubano primitivo* » dirait Martí. Un tel couple a eu pendant les premiers temps de la révolution un rôle de cristallisation des énergies et des affects, il convoque les larmes versées devant le saint martyr et la colère terrible de ceux qui ne cèdent pas.

De l'épopée au marxisme-léninisme (1962-1968)

La grande plasticité de la matrice martienne fait que Castro peut en même temps utiliser la dimension métaphorique et aphoristique de sa pensée et construire une dimension liturgique en l'invoquant à la façon dont le prêtre officie pour rendre un culte à la divinité avec laquelle il fait corps. L'évocation de Martí dans les premières années réunit une armature éthique dont les valeurs sont largement inspirées du 19^e siècle (glorification de l'honneur, de l'utopie, critique des méchants, des pharisiens, de l'ambition) et une force fusionnelle mimétique. Castro tire parti de l'heureuse homonymie *Martí/martyr* pour nourrir son discours d'affects qui permettent de créer une communauté de « fidèles », et la place publique où sont énoncés ces discours est un espace sacré autant qu'une agora.

Castro est alors le dernier maillon de ce flux temporel orienté et pathétique dont le triomphe de la révolution des *barbudos* est l'aboutissement. Tout ce qui précède, on l'aura noté, relève du principe de la foi, d'une exaltation commune où la foule, réunie sur la place de la Révolution, devenue peuple et consacrée comme peuple, subit une sorte de catharsis grâce à l'expérience collective de la parole de Castro. La *Plaza civica* fonctionne d'ailleurs comme une cathé-

32. « *Ser amigo de Cuba es ser cruzado de una causa justa, es ser cruzado de una causa redentora, es ser apóstol de la justicia, apóstol de la verdad.* » Discours du 6 août 1960.

33. Nous reprenons ici l'hypothèse émise par López, 2006, p. 44 et suiv.

drale, avec sa flèche de plus de cent mètres (l'obélisque), la statue de son saint patron (l'effigie de Martí) et à ses pieds l'autel (la tribune) où Castro, l'officiant, prend la parole, délivre la bonne nouvelle et, par ces mots, agit devant, pour et par une foule fervente. Dans ce lieu, « dire c'est faire », c'est créer un espace constituant juridique autant que sacré, espace qui permet la naissance de la démocratie participative. Martí apparaît comme celui qui garantit par sa présence même la justice et la justesse de l'exercice du pouvoir³⁴.

La première déclaration de La Havane s'ouvre sur la construction même de cet espace-cathédrale (un espace qui se définit comme métonymique puisque la place devient Cuba et que Cuba est déclaré Territoire libre de l'Amérique), lieu où s'exprime un discours performatif fondateur³⁵. Dans cette déclaration du 2 septembre 1960, Martí intègre la chaîne primitive des héros du continent et permet que se construise non plus une histoire insulaire mais une histoire continentale : « À notre Amérique, l'Amérique que Bolívar, Hidalgo, Juárez, San Martín, O'Higgins, Sucre, Tiradentes et Martí ont voulu libre ». Dans cette déclaration constituante, l'ennemi est désigné, « ce Nord agité et brutal qui nous méprise », dit Castro en s'adossant à la formule de Martí³⁶. Plus loin, Castro parlera de ces autres peuples américains qui sont les « héritiers » de Sandino et de Zapata. Il promeut un schéma épique et agonistique de l'histoire, celui d'un combat ou d'une croisade qu'il s'agit d'étendre au reste du continent, selon la sentence programmatique de Martí : « Avec le monde entier et pas seulement une de ses parties ». Toutes les valeurs concédées à Martí dans ces premières années de convocation que nous venons d'étudier sont réunies dans la première déclaration de La Havane : sacralité, épopée, sacrifice et vertu.

Martí, héros providentiel, jalon essentiel du processus révolutionnaire ininterrompu depuis 1868 et dont le triomphe de 1959 est le point d'aboutissement, va être incorporé dans un deuxième temps dans la logique du matérialisme

34. Que la place soit le lieu du discours performatif par excellence, cela apparaît à plusieurs reprises, comme lors de la première déclaration de La Havane ou encore dans le cas où le peuple est amené à jurer fidélité à Martí : « *Y por eso, lo que nosotros tenemos que prometerle a nuestro Apóstol, lo que nosotros tenemos que jurar ante el recuerdo y ante la estatua de Martí, es ser un pueblo digno* (aplausos) ; *lo que nosotros tenemos que jurar, ante la tumba de todos los caídos, es ser un pueblo digno* (aplausos) ; *porque los pueblos luchan*. » [C'est pourquoi ce que nous devons promettre à notre Apôtre, ce que nous devons jurer en sa mémoire et devant sa statue, c'est d'être un peuple digne (applaudissements) ; ce que nous devons jurer, devant la tombe de ceux qui sont tombés, c'est d'être un peuple digne (applaudissements) car les peuples luttent.] (7 janvier 1960)
35. « *Junto a la imagen y el recuerdo de José Martí, en Cuba, territorio libre de América, el pueblo [...] se ha constituido en asamblea general nacional*. » [Aux côtés de la statue de Martí, et en sa mémoire, ici à Cuba, territoire libre d'Amérique, le peuple [...] s'est constitué en assemblée générale nationale.] (2 septembre 1960)
36. « [...] *este norte revuelto y brutal que nos desprecia* ». Les tensions avec les États-Unis vont crescendo à partir des premières mesures de rétorsion sur le quota du sucre, édictées par le président Eisenhower, et de la décision des trusts pétroliers américains de ne plus raffiner le pétrole brut importé d'Union soviétique, ce qui eut pour effet la nationalisation immédiate des raffineries installées dans l'île (Texaco, Standard Oil et Shell).

dialectique. Cette nouvelle réduction de l'histoire s'opère avec facilité car elle fonctionne comme un redoublement de la lecture téléologique de l'histoire sociale, cette fois-ci non pas dans l'espace insulaire mais dans la totalité du continent américain, voire dans une perspective planétaire, en réponse à une hégémonie impérialiste elle-même mondiale. L'intégration de Martí dans une construction marxiste-léniniste s'opère selon un traitement différent de ses citations, exemplaire dans deux textes majeurs : le discours de 1962 (deuxième déclaration de La Havane) et celui de la Demajagua en 1968.

Castro édifie l'histoire nationale (le seul processus révolutionnaire d'après lui : « *porque en Cuba sólo ha habido una revolución* »)³⁷ selon un mouvement politique ascendant dont la pierre angulaire est le parti unique révolutionnaire. La seconde déclaration de La Havane (4 février 1962) amorçait le passage d'un traitement hagiographique à un traitement dialectique.

Martí ne fut pas marxiste, reconnaît Castro, mais il est le précurseur de la révolution socialiste car il a compris et annoncé que le véritable ennemi de Cuba est ce Nord américain « *revuelto y brutal* ». C'est donc autour de l'anti-impérialisme diagnostiqué par le visionnaire Martí que se forge une nouvelle légitimité de la Cuba révolutionnaire. Là encore, c'est Martí qui fonde la définition de l'ennemi principal, celui qui fait de l'île une île d'exception et d'éviction, car l'ennemi est soit à l'extérieur, soit rejeté au dehors, et il en sera ainsi pendant des décennies, ce qui vérifie la théorie de l'état d'exception selon Giorgio Agamben (2003, p. 20 et suiv.).

C'est que le climat de tension internationale s'est beaucoup modifié en moins de dix-huit mois : tentative d'invasion par des troupes et mercenaires américains, épisode dit de la Baie des cochons (Playa Girón) en avril 1961, déclaration de l'embargo commercial par Washington le 3 février 1962, déclaration de San José puis réunion à Punta del Este des membres de l'OEA (Organisation des États américains) sous l'égide des États-Unis, fin janvier 1962, pour exclure Cuba, accusée d'abriter un gouvernement marxiste et subversif. Autant d'événements qui ont précipité le rapprochement de Cuba et de l'Union soviétique. C'est à cette expulsion et à cet embargo que répond Castro le 4 février.

Pour doter Martí de cette nouvelle fonction dans le processus de construction de l'État révolutionnaire, Castro passe de l'incantation à la démonstration³⁸. C'est sur une citation de Martí que s'ouvre la deuxième déclaration :

37. « [...] car à Cuba, il n'y a eu qu'une seule révolution ». Discours de la Demajagua, 10 octobre 1968.

38. Dans le discours de la Demajagua de 1968, Castro ajoutera une nouvelle filiation politique, une nouvelle prévision de Martí, le visionnaire – la création d'un parti unique : « *Y qué otra cosa hizo Martí para hacer la revolución sino organizar el partido de la revolución, organizar el partido de los revolucionarios ? ¡Y había un solo partido de los revolucionarios!* » [Et qu'a fait Martí si ce n'est organiser le parti de la révolution pour faire la révolution, organiser le parti des révolutionnaires ? Et il n'y avait qu'un seul parti des révolutionnaires !] « *La Guerra de los Diez Años, como decía Martí, no se perdió porque el enemigo nos arrancara la espada de la mano, sino porque dejamos caer la espada.* » [Comme le disait Martí, la Guerre de dix ans n'a pas été perdue parce

Castro a le texte de Martí en main, il le situe « le 18 mai 1895, à la veille de sa mort » et le définit comme « une lettre à son ami Tomás Mercado » ; il en lira une vingtaine de lignes. Le dispositif de la citation a tout le sérieux, l'autorité, la rigueur intellectuelle que rien ni personne ne peut infirmer. Cité *verbatim*, on relève quelques coupures qui n'entravent ni ne déforment sa compréhension du texte, qui devient la preuve, le témoignage non plus christique mais pédagogique, une leçon magistrale. La première technique de la convocation orale, et son jeu polyphonique qui permettait d'entendre résonner la voix de Martí (« il parle par ma voix »), sont remplacés par un dispositif écrit (« Martí a écrit »), preuve textuelle dans sa complétude. Cela abolit-il l'ancienne valeur de Martí ? Certainement pas. La valeur de vérité est redoublée, Martí est apôtre et visionnaire, annonciateur de l'histoire moderne ; ce qui se passe (la révolution et la nécessité de rejeter les États-Unis) est donc doublement « vrai ».

Mais dans la suite de la deuxième déclaration de La Havane, Castro entreprend de dénoncer la politique impérialiste des États-Unis dans le continent américain sans plus se prévaloir de la caution de Martí. La citation inaugurale suffit à édifier le portique de l'anti-impérialiste. La seule fonction discursive de Martí est d'avoir prévu et défini l'ennemi principal qui va structurer cinquante ans de politique castriste.

Dans cette longue déclaration de politique internationale, Castro révèle une nouvelle lecture de l'histoire qui est une application de la *doxa* marxiste-léniniste : « Dans le développement de l'histoire, la marche en avant de l'humanité ne s'arrête pas, et ne peut pas s'arrêter » ; « la révolution est inévitable »³⁹ Les lois de l'histoire sont inexorables, mais elles ont cessé d'être celles de héros révolutionnaires ; ces derniers en sont les instruments sublimes, les forces qui aident à l'accouchement de la nouvelle société : « La révolution est aujourd'hui inéluctable. » Martí intègre une nouvelle épopée, étendue aux pauvres du monde entier et dont les actes sont écrits en vertu des lois du matérialisme dialectique⁴⁰.

que l'ennemi nous a arraché l'épée des mains mais parce que nous avons laissé tomber l'épée.] « ¡Ni el imperialismo ha podido arrebatarnos la espada ni nuestro pueblo unido dejará jamás caer la espada! » [L'impérialisme n'a pas réussi à nous arracher notre épée, et notre peuple uni ne la laissera jamais tomber.]

39. « *En el desarrollo de la historia la marcha ascendente de la humanidad no se detiene, ni puede detenerse* » ; « *la revolución es hoy inevitable* ». Discours de la Demajagua, 10 octobre 1968.
40. « *La revolución es el resultado de cien años de lucha, es el resultado del desarrollo del movimiento político, de la conciencia revolucionaria, armada del más moderno pensamiento político [...] que es el marxismo leninismo.* » [La révolution est le résultat de cent années de lutte, c'est le résultat du mouvement politique, de la conscience révolutionnaire, armée de la pensée politique la plus moderne [...] qu'est le marxisme-léninisme.] Dans cette perspective, Martí n'a pas fait autre chose que prévoir ce mouvement et son instrument majeur, le parti unique. Voir *supra*, Discours de la Demajagua, 10 octobre 1968.

Dans les années suivantes, et dans le droit fil de ce que nous venons de dire, Martí est consolidé en tant que figure prémarxiste : cela apparaît clairement dans le discours de 1968. Castro y démontre la logique du développement des forces politiques de libération qui doivent se déployer sur l'ensemble du continent ; il opère une réduction où s'unissent le martyrologe et les lois de l'histoire telle que Marx puis le marxisme-léninisme pouvaient les décrire. Loin de s'annuler, ces deux providentialismes se confortent. Martí, dans cette posture d'alerte à l'égard des États-Unis, devient la première voix de la longue histoire anti-impérialiste. Confirmé par le triomphe de la révolution de 1958 et par la mise au jour de l'ennemi principal, la parole de Martí devient la chronique d'une lutte annoncée, que les révolutionnaires ont à charge dans le temps présent. Cette dynamique se propage de façon messianique, sans place pour le doute. La temporalité d'un tel discours dit « historique », qui surplombe le temps pour mieux l'annoncer, comme si l'histoire était mue par le seul staccato de la lutte contre l'ennemi principal, crée un effet d'univocité, d'unicité d'un temps orienté, une vaste chronosophie à vocation universelle. Fidel, après avoir logé ses pas dans les empreintes de Martí, après l'avoir rendu vivant dans sa propre bouche, en créant une sorte de bégaiement de la grandeur, le dissout dans le temps commun : tout est vrai dans l'histoire telle que Castro la construit, les dates, les noms, les batailles, les citations et, par un effet démultiplicateur, tous ces éléments fondent la même généalogie, une forte linéarité, celle de la chaîne des pères pour la construction de la patrie, sur un fond énonciateur unique qui crée un ordre culturel et cultuel. Il faut regarder derrière (dans l'espace de la place, derrière Castro, et dans le temps : « fouiller les archives » de ceux qui ont préparé le chemin) pour prévoir ce qui va se passer demain. Le passé, loin d'abolir le présent, l'éclaire, lui donne sens en en faisant le temps de l'accomplissement. Plutôt qu'une coexistence de Martí et de Castro, on voit donc une réabsorption de Martí par Castro, une sorte d'eutectique parfait.

Depuis la fin du 20^e siècle, dans les derniers discours de Castro, on observe que Martí est de nouveau fortement évoqué (après la chute du mur de Berlin, le régime ressentit la rude nécessité de refonder la « cubanité » de l'île devenue isolat). L'Apôtre fait l'objet d'une nouvelle association avec Simon Bolívar, dans le cadre du rapprochement que Castro opère avec Chavez.

Ce binôme Bolívar-Martí, comme un levier de l'émotion et de l'orgueil des Latino-Américains [...] Martí, admirateur de Bolívar, bolivarien jusqu'à la moelle, a partagé avec ce dernier jusqu'à la mort, son rêve de libération et d'union des pays de notre Amérique.⁴¹

Martí a cessé d'être martyr, marxiste, il est devenu bolivarien.

41. « *Ese binomio de Bolívar y Martí, como forma de levantar la emoción y el orgullo de los latinoamericanos [...] Martí, admirador de Bolívar, bolivariano hasta la médula, compartió con éste hasta la muerte su sueño de liberación y unión de los países de nuestra América.* » Fidel Castro, le 14 décembre 2004, lors de la cérémonie de remise de décoration de l'Ordre Carlos Manuel de Céspedes au président de la République bolivarienne du Venezuela, Hugo Rafael Chávez, pour le dixième anniversaire de sa première visite à Cuba.

Martí est-il un produit inoxydable, qui résiste à toutes les intempéries politiques ? On serait tenté de le penser en regardant la bibliographie que les jeunes historiens du dedans et du dehors de l'île consacrent encore aujourd'hui au Maître ; insondable continent textuel qui semble ne jamais devoir être épuisé. Faut-il ruminer Martí et la cubanité jusqu'à la saturation, voire l'écœurement ? Se pourrait-il que les Cubains de demain, saisis dans le vertige de la globalisation, se détournent du Maître, le détrônent et décident d'en rire ? C'est ce que semblait nous dire l'iconoclaste Gutierrez Alea dans *Muerte de un burocrata*, lorsque la machine à fabriquer le buste de Martí, machine infernale et grotesque, finit par débloquer et happer son propre concepteur.

Références

- AGAMBEN Giorgio, 2003, *Homo sacer II. État d'exception*, trad. de l'italien par J. Gayraud, Paris, Le Seuil.
- CHARAUDEAU Patrick, 2005, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert.
- FERNÁNDEZ Miguel, 2005, *La muerte indocil de Martí*, Miami, Nueva prensa cubana.
- FERNÁNDEZ VERDECIA Arnoldo, 2008, *Consideraciones historiográficas sobre el testimonio político del héroe nacional. En la obra martiana, la carta inconclusa a Manuel Mercado del 18 de mayo de 1895, tiene valor testimonial*, La Havane, Université de La Havane.
- GARANDILLA Julio César, 1973, *Contra el Yanqui*, La Havane, Editorial Ciencias sociales.
- GUERRA Lillian, 2005, *The Myth of José Martí. Conflicting Nationalisms in Early Twentieth-Century Cuba*, Chapel Hill, Londres, London University of North Carolina Press.
- ICHIKAWA Emilio, 2004, *Lágrimas negras. José Martí y el presente*, en ligne [URL : <http://www.eichikawa.com>]. Consulté le 15 avril 2010.
- JARDINES Alexis, 2005, *La filosofía cubana in nuce*, Madrid, Colibri.
- LISAZO Félix, 1953, *José Martí. Recuento de centenario*, 2 vol., La Havane, Impresa Ucar Garcia.
- LÓPEZ Alfredo J., 2006, *José Martí and the Future of Cuban Nationalisms*, Gainesville, University Press of Florida.
- ROJAS Rafael, 2000, *José Martí. La invención de Cuba*, Madrid, Colibri.

Sources

- CASTRO Fidel, 1983, *José Martí, el autor intelectual*, selección y presentación Centro de Estudios Martíanos, La Havane, Editora Política.
- *Discursos e intervenciones del Comandante en Jefe Fidel Castro Ruz, Presidente del Consejo de Estado de la República de Cuba*, Base de données rassemblant le texte intégral, en diverses langues, des discours de Fidel Castro, en ligne [URL : <http://www.cuba.cu/gobierno/discursos/>]. Consultée le 15 avril 2010.

MARTÍ José, 1975, *Obras completas*, 28 volumes, La Havane, Editorial Ciencias sociales.

MARTÍ José, RIPOLL Carlos, 2000, *Doctrines, Maxims and Aphorisms. A Bilingual Anthology with a Concordance (Doctrinas, maxims y aforismos. Antología bilingüe con una concordancia)*, Miami, La Moderna Poesía.